

Une foi un peu extrême

Sacré texte que nous avons là ! Une histoire de trois jeunes hommes, Shadrak, Méshak et Abed-Négo, qui sont animés d'une foi plus forte que la perspective de mourir dans le feu. Leur foi est peut-être de celles qui nous encourage, ou nous laisse perplexes. Elle ne serait pas un peu extrême, voire extrémiste ? Est-ce que ça vaut le coup ? Est-ce qu'il ne valait pas mieux se mettre à genoux, le temps de la célébration ? Mettre de l'eau dans leur vin ? Est-ce qu'ils y auraient perdu leur âme ? Vous le feriez, vous, refuser de vous mettre à genoux devant une statue, vous opposer au pouvoir, à la loi ?

Modèles de foi

L'histoire de ces trois hommes a été abondamment utilisée dans l'histoire chrétienne, en particulier par les pères de l'Église, dans les premiers siècles, pour encourager à demeurer ferme dans sa foi. On le comprend facilement quand on se souvient des persécutions subies au seul motif d'être chrétien. Pour Jean Chrysostome, Ambroise de Milan, Grégoire de Naziance, Augustin, Shadrak, Méshak et Abed-Négo sont des modèles de foi pour trois raisons : ils témoignent d'un total abandon à Dieu, d'une totale confiance, ils confessent la vie éternelle en préférant les flammes de la fournaise aux flammes éternelles s'ils renoncent à leur foi, et ils montrent l'efficacité de la prière : Dieu les a bien sauvés du feu.

Le défi de l'intégration

Avant d'être lue par les chrétiens, l'histoire prend place dans un autre temps, un autre lieu. Les conditions décrites dans ce chapitre ont existé dans l'histoire du peuple hébreu : Daniel est un livre qui veut raconter l'histoire des hébreux emmenés en captivité à Babylone, après la destruction de leur pays. Comment continuer à vivre après ce cataclysme, un traumatisme pareil, comment vivre la captivité ? Quels choix ? Quels choix quand sa condition est celle d'un esclave, ou presque ? Les hébreux sont sommés de s'intégrer, s'assimiler plutôt, en tout cas empêchés de célébrer le culte en leur Dieu. On comprend qu'ils aient été tentés de laisser couler, de s'assimiler purement et simplement dans une autre culture, d'autres modes de vie, et d'adorer d'autres dieux. En ce qui concerne nos trois héros, les chapitres précédents nous ont déjà avertis qu'on leur avait donné un nouveau nom, plus conforme à la culture babylonienne. Les spécialistes du livre de Daniel nous apprennent qu'en réalité ce livre décrit la vie des hébreux sous la domination grecque, non babylonienne ou perse, et que, pour gagner en crédibilité, les auteurs inscrivent leur histoire dans une époque plus lointaine. Peu importe, car à Babylone, sous l'empire grec, ou sous l'empire romain, l'enjeu demeure : quelle assimilation ? Jusqu'à quel point ? Changer de nom est en soi une étape cruciale pour la culture hébraïque ; le nom dit énormément de la personne. Il suffit de se rappeler que dans la culture hébraïque, on ne prononce pas le nom de Dieu, car cela reviendrait à faire main basse sur lui, le contrôler, en faire sa chose. Ces trois hommes qui s'appelaient initialement Hanania, Mikhaël et Azaria, ont déjà perdu une partie de leur identité ; se mettre à genoux devant une statue n'est-ce qu'un compromis de plus ?

Refuser de se mettre à genoux

Pour ces trois jeunes gens, le choix est fait. Sans éclat, sans recherche de martyr, sans arrogance, et avec franchise quand ils s'adressent au roi comme à n'importe qui. Ces trois s'abandonnent totalement à Dieu, dans la vie comme dans la mort. Sans chercher dans leur foi une récompense, non car leur foi est totalement désintéressée. Les auteurs mettent l'accent sur la relation entre eux et Dieu, leur fidélité, leur désir de rester proche

de Dieu quelques soient les circonstances. Et le prodige arrive : celui de ne pas ressentir le feu, alors qu'ils sont jetés dans une fournaise chauffée à blanc. Il y a dans ce texte du merveilleux, du prodige et clairement un encouragement, une tentative d'édifier tout lecteur qui connaît, peut-être, des conditions de vie similaires. Il faut cependant dépasser la lecture merveilleuse, les coups de théâtre et le happy end pour trouver la beauté brute de ce texte ; ne pas s'en tenir à la lecture qu'on en ferait à un enfant de trois ans, les textes bibliques valent mieux que ça. En refusant de se mettre à genoux devant une statue d'or et accepter le caprice d'un tyran, les trois hommes placent ici une limite ; là ça va trop loin, ça dépasse ce que leur foi peut supporter sans perdre sa substance. S'ils se mettent à genoux, leur foi est compromise.

Marcher et chanter

Peu importe le miracle et l'emballage merveilleux du texte : la pointe du texte est ailleurs. Si on prend un peu de recul, le thème omniprésent est celui du pouvoir. Pouvoir du roi, d'abord, qui contraint tous ses hauts fonctionnaires à s'agenouiller devant sa nouvelle création ; pouvoir de la statue, qui représente le pouvoir et la fascination puisqu'elle est faite d'or ; pouvoir de la physique et de la nature, car le feu aurait dû brûler ; pouvoir du roi encore auquel les trois gens résistent, malgré ses yeux de feu. Pouvoir du roi, encore quand il contraint finalement tout son peuple à adorer le Dieu des trois amis. Et au milieu de tous ces pouvoirs qui n'en finissent pas d'avaloir les hommes et de briser la moindre résistance, se trouvent ces trois jeunes gens aux noms qui disent une part d'assimilation. Eux ne s'agenouillent pas devant la statue d'or, eux ne baissent pas les yeux et ne perdent leurs mots quand il faut répondre au roi. Eux marchent dans le feu. Ils marchent ! Ils sont dans la position debout, la plus typique de l'être humain libre et digne. Ils ont refusé de se mettre à genoux devant le roi, devant la statue d'or qui ne peut que susciter émerveillement et désir au nom de leur foi qui est confiance et abandon et en aucun cas humiliation et dévotion. Mettre sa confiance en Dieu met debout, jamais à genoux, même devant lui. Celui qui a placé sa vie entre les mains de Dieu ne change pas d'allégeance, il ne se soumet pas à un nouveau tyran, obéissant aveuglément aux lois et autres préceptes ; il est libéré, même des forces contre lesquelles il est normalement dépourvu. Est-ce que vous avez remarqué le champ lexical de la libération ? Les hommes gardent leurs vêtements, curieuse précision qui dit qu'ils conservent leur intégrité. Sans cesse, eux et le roi parlent de détachés, libérés. Le Dieu en qui ces trois ont mis leur confiance les libère, les met debout, leur donne liberté et sauvegarde leur intégrité, et jamais ne les contraint à une autre soumission. Jamais ils ne disent qu'ils se mettent seulement à genoux devant leur Dieu. Le pouvoir de la confiance ne tord pas, le pouvoir de l'amour ne contraint pas. Il rend libre et met debout. Dans la position de la dignité. Pour de bon.

Carine Frank, pasteure

de l'Église protestante unie de Besançon & Environs